

## Comptes rendus

### Linguistique générale

Nelly Flaux, Danièle van de Velde, Walther de Mulder : *Entre général et particulier : les déterminants*. Etudes littéraires et linguistiques, IV. Presses de l'Université d'Artois, Arras, 1997. 204 p.

L'Américain John Lawler écrit un jour – sérieusement ou par boutade, je l'ignore – qu'il n'existait au fond que deux types de linguistes, les spécialistes du syntagme verbal et ceux du syntagme nominal (dans *Langages*, 48, 1977, p. 100). En tout cas, le thème porteur des *déterminants*, dont on sait l'avalanche d'études auxquelles il a donné lieu ces dernières années, vient encore d'inspirer trois excellents chercheurs de l'Université d'Artois.

Prévenons d'emblée un malentendu. Malgré le titre : *Entre général et particulier*, ce livre n'a rien de « guillaumien ». Le père de la psychomécanique, Gustave Guillaume, figure en bibliographie pour son seul mémoire de 1919, soit près de vingt-cinq ans *avant* la théorisation de l'article sous l'espèce d'un « cinétisme » (c'est-à-dire un « mouvement de pensée ») joignant le « général » au « particulier » (l'article UN) ou le « particulier » au « général » (l'article LE). L'ouvrage se recompose de trois monographies. Nelly Flaux a choisi l'angle d'attaque du nombre (*Les déterminants et le nombre*, pp. 15-82, à mon sens les plus novatrices), Danièle Van de Velde se recollecte avec la généralité, envisagée par le biais des noms (*Articles, généralités, abstractions*, pp. 83-136), Walter De Mulder dialogue avec Georges Kleiber et d'autres autour du sens « indexical » des démonstratifs (*Les démonstratifs : des indices de changement de contexte*, pp. 137-200).

Une substantielle *Introduction* (pp. 7-14) fournit le détail des thèmes abordés. Alors, plutôt que de répéter ce qui a été une première fois clairement formulé, sans profit pour personne (car il va de soi que nul nouveau venu dans le domaine ne pourra plus ignorer cette contribution importante), je me contenterai d'une remarque générale en exergue, immédiatement suivie d'applications.

L'observation liminaire émane d'un linguiste blanchi sous le harnais, mais non désabusé pour autant, qui s'étonne, avec la candeur d'un néophyte, de voir sa discipline s'enliser continuellement dans les mêmes ornières et profiter fort peu du travail des devanciers. Que la linguistique soit une science, nul n'en doute

désormais. Science cumulative, c'est une autre affaire. Il lui arrive plus qu'à son tour, prenant le contrepied du vieux Chénier, de faire des variations sur des pensées antiques.

Nos propositions découlent de là. Elles sont au nombre de trois.

PROPOSITION 1 : Il faudrait que les francistes se décident enfin à secouer l'emprise de la tradition grammaticale scolaire.

Les exemples où cette pesanteur se fait outrageusement sentir ne manquent pas. Je mentionnerais au premier rang l'affirmation selon laquelle le « partitif ignore tout simplement l'alternance de nombre [et] ne présente de formes qu'au singulier » (p. 16). Et les pluriels « internes » comme *les nuées*, *les rillettes*, *les semailles*, *les confitures*... ? En fait, l'erreur procède de l'insuffisante définition de la « partitivité », trop souvent confondue avec la « massivité ». Il en résulte une kyrielle de conséquences fâcheuses. Citons :

- 1° le maintien de l'étiquette « indéfini » (tous les « indéfinis » sont d'abord des « partitifs », quitte à se différencier ensuite en « massifs » et en « numératifs »)...
- 2° le caractère prétendument « massif » du LE « générique » (le lissage de par exemple *LES chats sont carnivores* en *LE chat est carnivore* relève d'un autre paramètre : « continuité » du singulier vs « discontinuité » du pluriel) ...
- 3° des pluriels de *un* (c'est faire bon marché de la morphologie ; *les procure* également un pluriel sémantique à *un* dans par exemple *UN livre est un ami* ⇒ *LES livres sont des amis*) ...
- 4° *de* « forme affaiblie » de *des* (l'histoire enseigne plutôt le contraire, que *le*, *la*, *les* s'ajoutent à *de*, sauf dans un petit nombre de contextes réfractaires : antéposition de l'adjectif, indication de quantité négative ou positive [*Marie a DE beaux fruits/beaucoup DE fruits //n'a pas DE fruits*...])...
- 5° inversement, *chaque* serait, lui, un « défini » (c'est méconnaître le caractère « distributif » – autrement dit « partitif », encore –, qu'il allie à l'exhaustivité : *chaque* = « tous + un par un »)...
- 6° l'article zéro barrerait au nom propre la catégorie nominale (disons plutôt que le nom propre de personne, foncièrement individuel et à l'opposé du « partitif » – *Pierre* = « le Pierre sur l'identité duquel s'accordent les interlocuteurs » –, se contente de cet article minimal aussi longtemps que subsiste l'unicité, mais il en acquiert un autre en cas de besoin : *LES Pierre ont proliféré après la guerre* [1 x n]. *UN Pierre l'Ermite qui a prêché la croisade*... [démultiplication grâce au sobriquet des titulaires du prénom], etc.).

PROPOSITION 2 : Le concept de « généralité » demande à être revisité de fond en comble.

On évitera d'abord de mélanger l'article et le numéral (par exemple *UN castor est en voie de disparition* ou *Il y a UN mammifère qui a complètement disparu : le mammoth* = « une variété de castors/de mammifères »), séparation requérant un classement plus rigoureux des accompagnateurs du nom (y compris la

caractérisation de par exemple *la camarade Catherine*, abusivement endossée p. 130 à l'« apposition »).

La faiblesse consiste cette fois-ci à ne pas faire les parts respectives de ce qui incombe au déterminant (par exemple *A la fin du dix-neuvième siècle, en Angleterre, UN ouvrier travaillait quatorze heures par jour* = « la totalité des ouvriers anglais de la fin du siècle » [vs le numéral *UNE hirondelle ne fait pas le printemps* « toutes les hirondelles »]) et à la prédication (par exemple *UN cercle carré est inconcevable* = « la quadrature du cercle n'est vraie dans aucun monde possible » : multiplication jusqu'à épuisement de l'extension, distincte de la multiplication arrêtée avant terme : *Quand on utilise DU beurre pour la cuisine, il ne faut pas le faire cuire trop longtemps* « tout le beurre »). Pourquoi le passé simple disconvierait-il alors à l'interprétation générique (comparer à l'allégation de la p. 86 le vers de Boileau : *UN repas réchauffé ne VALUT jamais rien*) ? Dans la foulée, s'interdire d'astérisquer à la légère *TOUT L'enfant est malade* (voir par exemple chez Beauzée le commentaire de *Tout l'homme est mortel* = « en toutes ses parties constitutives », donc « corps et âme »), fût-ce en rectifiant l'analyse de *tout* adjectif (je préférerais y voir un complément adverbial de la relation déterminative allant de l'article au nom), et de suspecter exagérément la légitimité « du partitif comme article générique » (p. 125) : *DU Picon, c'est bon*, ou, sans l'ombre d'une reprise pronominale, *DU vin blanc désaltère mieux que du vin rouge* (= l'assertion vaut de la totalité du vin blanc mais est testable sur n'importe quel échantillon).

PROPOSITION 3 : Pour être efficace, la méthode instructionnelle exige des bases grammaticales solides.

Sont en cause les déterminants dont à diverses reprises j'ai personnellement essayé de montrer qu'ils unissaient une information relative à la quantification (agissant sur l'*extensité* du noyau nominal) et une information relative à la caractérisation (agissant sur l'*extension* dudit noyau) : les *indéfinis* – au sens propre – *certain, tel, quel, quelque* (singulier, car le pluriel *quelques* bascule du côté des quantifiants : comp. p. 51), les « possessifs » et les « démonstratifs ».

En balayant d'un revers de main le « réductionnisme »  $CE = LE(\text{quantifiant}) + \Delta$  (caractérisation en attente) – voir p. 164 : « Il ressort des discussions philosophiques et linguistiques que le démonstratif, en tant que symbole indexical, ne peut être réduit à un symbole non-indexical et qu'on ne saurait donc soutenir que le SN dém. équivaut à un SN déf. enrichi par des éléments récupérés dans le contexte » –, on s'empêche : 1° de bien poser le problème de la concurrence LE et CE (qu'apporte  $\Delta$  d'utile ou d'indispensable à LE ?), LE/CE et IL, LE/CE et MON ; 2° de percer à propos de *un de ces* le « mystère de la présence du démonstratif au pluriel » (p. 45, n. 74). Non, l'amalgame *un de ces* est bel et bien un singulier (pas la peine d'alléguer un inexistant *\*J'ai un de ces maux de tête !*), l'article *de* « partitif » le « défini » *ces*, puis – le passage de *de ces* à *de ce* relevant de la « massification » (*Pierre boit DE CE vin !* = « du vin » + complément de caractérisation  $\Delta$  annoncé) –, l'article *un* singularisant l'ensemble.

Et l'on constate une fois de plus que dans les langues « tout se tient » (Guillaume, citant Meillet), une vérité qu'ont tendance à occulter les recherches pointillistes modernes, plus promptes à débusquer les « problèmes » qu'à en proposer des solutions systématiques.

Marc Wilmet

Université libre de Bruxelles

### Philologie romane

József Herman (a.c.d.): *La transizione dal latino alle lingue romanze. Atti della Tavola Rotonda di Linguistica Storica, Università Ca' Foscari di Venezia, 14-15 giugno 1996*. Max Niemeyer Verlag, Tübingen, 1998. 260 p.

Questo volume – come già indica il sottotitolo – registra i lavori di un simposio convocato per dibattere una classica questione che nell'ultimo ventennio è ridiventata di moda. Non possiamo non condividere la gioia espressa da Michel Banniard nell'esordio del suo intervento che «la question du passage du latin aux langues romanes a cessé de n'être abordé (*sic*) que de manière latérale» (p. 131), riconoscendo nel contempo il peculiare merito dello studioso francese nel (ri)portare la questione a tale posizione cardinale. E quasi superfluo citare a questo proposito la ponderosa, erudita e stimolante monografia che è Banniard (1992) nonché il saggio controverso di Wright (1982)<sup>1</sup> e altri interventi magari più brevi ma non meno succosi dello stesso curatore di questo volume (si veda a modo d'esempio l'ormai classico Herman 1988) e di studiosi della levatura di Marc van Uytendange, Alberto Varvaro, e Alberto Zamboni (si ricordino gli atti di un incontro precedente raccolti in Wright 1991). Non sorprende quindi che quasi tutti coloro che abbiamo appena nominato – l'eccezione è van Uytendange – siano annoverati fra i contributori a questa raccolta. I capitoli sono divisi in due sezioni. La prima si intitola «Questioni teoriche e aspetti generali» e comprende: József Herman «La chronologie de la transition» (5-26); Johannes Kramer «Warum die Alltagssprache des 6. Jh. nicht zur Literatursprache wurde» (27-40); Maria Selig «Sprachgeschichte und Geschichte der Schriftkultur. Einige Bemerkungen zum Übergang vom Latein zu den romanischen Sprachen» (41-51); Arnulf Stefenelli «La base lexicale des langues romanes» (53-65); Alberto Varvaro «Documentazione ed uso della documentazione» (67-76); Roger Wright «Il latino: da madrelingua nativa a lingua straniera» (77-85); Jakob Wüest «Pour une linguistique historique non linéaire: les formes analytiques du latin» (87-98); Alberto Zamboni «Cambiamento di lingua o cambiamento di sistema? Per un bilancio cronologico della transizione» (99-127). La seconda sezione reca il titolo «Aspetti regionali e singoli testi» e raggruppa le seguenti relazioni: Michel Banniard «Diasystèmes et diachronie langagières du latin parlé tardif au protofrançais (III<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles)» (131-153); Manuel C. Díaz y Díaz «La transición del latino al romance en perspectiva hispana» (155-172); Teresa Ferro «La complessa transizione dal latino

al romanzo nell'area carpato-danubiana: aspetti del latino di Iordanes» (173-193); Günter Holtus «Rilievi su un'edizione comparatistica dei 'Giuramenti di Strasburgo'» (195-212); Bruno Luiselli «Dal latino della Britannia romana ai più antichi latinismi del celtico insulare e dell'anglosassone» (213-227); Harm Pinkster «Narrative tenses in Merovingian hagiographic texts» (229-235). Il volume è completato dalla trascrizione della discussione generale tenutasi durante l'ultimo pomeriggio del convegno (237-260). Segnaliamo subito che l'inclusione del dibattito concludente (ma naturalmente non conclusivo!) rappresenta uno tra i non pochi meriti di questo libro. Molto spesso tali sedute in sede congressuale si sciolgono in un rituale susseguirsi di domande e risposte in cui si ripercorrono strade già ben battute. Invece qui il lettore coglie il senso di un vero dibattito dove alcune questioni fondamentali – stabilite all'inizio dallo stesso Herman come i) fonti e metodi (238-248), ii) il mutamento: di che cosa? e quando? (248-258), iii) la transizione e la differenziazione (258-260), iv) fattori del mutamento (tema rimasto purtroppo non discusso per mancanza di tempo) – si ripropongono in maniera originale indicando così l'esistenza di nuove vie da esplorare in futuro. Non a caso il testo della discussione, redatto in un'alternanza di italiano e francese che felicemente ricorda i contrasti bilingui della prima poesia romanza, costituisce il capitolo secondo in ordine di lunghezza (dopo quello di Zamboni) dell'intero volume.

Lo spazio concessomi in questa recensione non mi permette di discutere nei dettagli tutti i capitoli. Faccio notare solo che vanno da sintesi generali (Banniard, Herman, Zamboni) a studi su particolari argomenti o documenti (Holtus, Pinkster, Wright), da rassegne settoriali (Stefenelli, Díaz y Díaz) ad istanze metodologiche (Kramer, Varvaro), da studi fortemente regionali (Ferro, Luiselli) ad indagini di più ampio raggio (Selig, Wüest), e che il livello scientifico – come d'altro canto ci si aspetterebbe date le indiscusse qualifiche dei nomi sopra elencati – è per lo più alto. Non c'è da ridire quindi su quanto è qui incluso, ma c'è invece un'enorme lacuna che non può non suscitare qualche perplessità; mi riferisco all'assenza di contributi che valutino il progresso che si è fatto in altre sedi nell'analizzare i processi di mutamento morfosintattico. Nel suo capitolo introduttivo, Herman, pur individuando due fasi significative nella trasformazione latino-romanza, si dichiara tentato a rassegnarsi alla conclusione altamente pessimista «que la transition du latin au roman apparaît comme ayant duré du latin archaïque jusqu'au XIII<sup>e</sup> ou XIV<sup>e</sup> siècle, dans le flux continu de processus de modification entrecroisés, mais partiels» (p. 21), aggiungendo però che «nous devons supposer que, si solidarité systemique il y avait, elle suivait les contours d'un système moins superficiel, moins évident» (*ibid.*). Dalla nota che conclude questa sezione del saggio (p. 22, n. 25), si capisce che il nostro si rende conto della provvisorietà – oserei dire l'infondatezza – della sua valutazione dello *status quaestionis* derivante dalla quasi totale carenza di dati sintattici nella sua rassegna. Sono appunto i cambiamenti sintattici, i quali sono più «profonds» (la parola è dello stesso Herman), ad offrire i mezzi per costruire un preciso e delicato strumento tipologico col quale vagliare l'evoluzione globale delle lingue romanze.

Si badi bene: non faccio qui il tifo per un determinato modello e soprattutto non caldeggio un'impostazione chomskiana della questione del cambiamento sintattico (condivido le riserve espresse da Wüest (87)) ma non si possono scartare i risultati di mezzo secolo di ricerche di sintassi formale, specie quando tali modelli si sono visti applicare con tanta finezza e proficuità alla sintassi storica delle lingue romanze, spesso sulle orme di studi divenuti classici dello stesso ospite di questo convegno (si veda ad esempio Herman 1954, 1963). Sorprende quindi non trovare inclusi fra gli invitati a questa festa una Paola Benincà, un Nunzio La Fauci, o un Lorenzo Renzi (quest'ultimo compare molto brevemente nella discussione (p. 258)). E la loro assenza non è solo di persona; nelle singole bibliografie di questi saggi ho colto un solo rimando alla monografia fondamentale di La Fauci (1988) (da integrare ora con La Fauci 1997) e tra i lavori del fecondo gruppo padovano non si cita che Renzi (1976). E comunque non mi pare casuale che chi prenda sul serio i risultati della ricerca sintattica sia recente che tradizionale opti per una datazione assai alta della trasformazione latino-romanza (nel contesto del presente volume basti citare il denso e ricco capitolo di Zamboni, da leggersi insieme ad altri suoi saggi recenti: Zamboni 1997, 1998) mentre chi favorisce una data più recente tende a sottovalutare i risultati acquisiti nell'ambito della sintassi (si confronti l'intervento di Banniard (pp. 146ss) con il suo richiamo a un modello molto semplicistico del mutamento sintattico sostenuto anche da Wüest (p. 87) – si veda anche Wright 1996, pp. 290ff). Mi auguro che in prossimi incontri la ricerca sintattica potrà prendere il suo meritato posto a tavola, e che così si avrà la fusione della linguistica e della filologia romanze, senza la quale sarà impossibile risolvere queste questioni fondamentali che ci interessano tutti. Un tal matrimonio delle discipline costituirebbe il preludio ideale al nuovo millennio di ricerca in questo settore!

Nigel Vincent

Università di Manchester

#### Note

1. Interessante anche la recensione di Wright (1993) al libro di Banniard.

#### Bibliografia

Banniard, Michel (1992): *Viva voce : communication écrite et communication orale du IV<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle en Occident latin*. Institut des Etudes Augustiniennes, Parigi.

Herman, József (1954): Recherches sur l'ordre des mots dans les plus anciens textes français en prose. *Acta Linguistica Academiae Scientiarum Hungaricae* 4, pp. 69-94; 351-382.

Herman, József (1963): *La formation du système roman des conjonctions de subordination*. Akademie-Verlag, Berlin.

Herman, József (1988): La situation linguistique en Italie au VI<sup>e</sup> siècle. *Revue de Linguistique Romane* 52, pp. 55-67.

La Fauci, Nunzio (1988): *Oggetti e soggetti nella formazione della morfosintassi romanza*. Giardini, Pisa.

La Fauci, Nunzio (1997): *Per una teoria grammaticale del mutamento sintattico. Dal latino verso il romanzo*. Progetti Linguistici 6, Edizioni ETS, Pisa.

- Renzi, Lorenzo (1976): Grammatica e storia dell'articolo italiano. *Studi di Grammatica Italiana* 5, pp. 5-42.
- Wright, Roger (1982): *Late Latin and Early Romance (in Spain and Carolingian France)*. Francis Cairns, Liverpool.
- Wright, Roger (a.c.d.) (1991): *Latin and the Romance languages in the Early Middle Ages*. Routledge, Londra.
- Wright, Roger (1993): Recensione a Banniard (1992). *Journal of Medieval Latin* 3, pp. 78-94
- Wright, Roger (1996): Latin in Spain: early Ibero-Romance. In: Hans F. Nielsen & Lene Schosler (a.c.d.): *The origins and development of emigrant languages*. Odense University Press, Odense, pp. 277-298.
- Zamboni, Alberto (1997): Temi e problemi della transizione. *Rivista Italiana di Dialettologia* 21. pp. 9-71.
- Zamboni, Alberto (1998): Dal latino tardo agli albori romanzi: dinamiche linguistiche della transizione. In: *Morfologie sociali e culturali in Europa fra tarda antichità e alto medioevo*. Spoleto: Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, pp. 619-702.

**Mario Squartini : *Verbal Periphrases in Romance. Aspect, Actionality, and Grammaticalization*. Empirical Approaches to Language Typology, 21. Mouton de Gruyter, Berlin & New York, 1998. xii + 370 p.**

Bien que le point de départ de cette étude semble être le mécanisme de la grammaticalisation des périphrases verbales, on ne peut s'empêcher de se demander si le véritable intérêt de son auteur n'est pas la complexité descriptive des constructions périphrastiques romanes, dont l'élucidation est en fait la principale réussite de ce livre. Plusieurs phénomènes bien connus mais relativement peu étudiés (M. Squartini fournit d'ailleurs une bibliographie excellente) font l'objet d'un traitement assez détaillé : (a) l'existence d'une périphrase à la fois perfective et progressive (*estuvo hablando*) en espagnol, dans les autres langues ibéro-romanes, et en italien jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, par opposition à l'italien moderne où la forme \**è stato / stette parlando* n'est pas admise ; (b) l'individualité du parfait portugais (*tem falado*), qui est soit duratif soit itératif, et (c) le comportement des périphrases formées avec un verbe de mouvement (it. *andare / venire* + gérondif, esp. *ir / venir* + gérondif, etc.). M. Squartini traite aussi la question des temps surcomposés en français et du prétérit périphrastique en catalan (*anar* + infinitif). Il fait une comparaison entre esp. *estar* + gérondif et it. *stare* + gérondif, entre *stare* + gérondif et *stare a* + infinitif en italien, et entre *estar / ir / andar* + gérondif en espagnol ; il décrit également les fonctions du parfait progressif dans l'espagnol de l'Amérique latine, tout en puisant les données des corpus parlés contemporains. Il donne un bon nombre d'exemples, ce dont on lui est reconnaissant, bien qu'il faille avouer qu'il aurait pu en omettre quelques-uns sans amoindrir pour autant la portée de son argument.

L'hypothèse générale de M. Squartini se réduit à une proposition très simple : l'*aspect* et l'*actionality* agissent réciproquement dans la grammaticalisation des

périphrases verbales. Il n'est pas toujours facile de suivre la discussion de ces termes (ce qui témoigne de la difficulté constante d'établir un métalangage adéquat pour décrire l'aspect), mais notre auteur semble vouloir dire qu'il y a une action réciproque entre les propriétés aspectuelles du contexte général (*aspect*) et celles du radical lexique du verbe auxiliaire (*actionality*). Je dirais plutôt que les propriétés aspectuelles sont présentes dans plusieurs éléments de la phrase : le radical verbal, l'inflexion verbale, l'adverbe, même dans la configuration des arguments du verbe. Dans une périphrase verbale, l'auxiliaire apporte d'autres éléments aspectuels : le radical du verbe auxiliaire et peut-être aussi (surtout lorsqu'il s'agit d'un gérondif) la forme impersonnelle. Le radical du verbe auxiliaire a originellement sa propre valeur aspectuelle en tant que verbe lexique, et si j'interprète bien M. Squartini (on a parfois du mal à déterminer s'il parle du radical ou de la périphrase entière), il suggère que les propriétés aspectuelles du verbe originel peuvent persister comme élément constituant de la composition aspectuelle de la phrase verbale vue dans son ensemble. Dans la première de ses études de cas, il caractérise la différence du comportement de l'esp. *estar* + gérondif et de l'it. *stare* + gérondif comme suit : en espagnol la valeur aspectuelle de la périphrase *estar* + gérondif et celle du radical du gérondif ne sont pas forcément les mêmes (dans la phrase *estuvo hablando estar* + *-ndo* est duratif tandis que l'inflexion prétérite d'*estar* est, selon la terminologie de M. Squartini, perfective) ; mais en italien *stare* + gérondif a cessé d'être compatible avec une inflexion perfective et ne reste compatible qu'avec les contextes imperfectifs. L'italien montre donc un degré de grammaticalisation plus avancé que l'espagnol.

L'importance de l'aspect de l'auxiliaire proprement dit se révèle surtout dans les valeurs contrastives de l'esp. *ir* + gérondif et *andar* + gérondif, où l'auteur démontre qu'*ir* + gérondif est compatible seulement avec les contextes téliques tandis qu'*andar* + gérondif ne convient qu'aux contextes non-téliques. Il établit également une théorie convaincante au sujet de l'évolution du cat. *anar* + infinitif et l'aspect, selon laquelle la directionnalité d'*anar* se déroule vers l'expression d'un passé perfectif par les étapes de 'mouvement accompli' et de 'non-durativité' ou de 'télicité'.

Bref, ce livre est dans les meilleurs traditions de la linguistique romane moderne. Il vise à insérer la compréhension d'un problème descriptif difficile dans le cadre de la théorie linguistique générale, tout en apportant des données minutieusement analysées.

Christopher J. Pountain  
Université de Cambridge

## Langue française

Olof Eriksson : *Språk i kontrast. En jämförande studie i svensk och fransk meningsstruktur*. Akademiförlaget, Göteborg, 1997. 350 p.

Le cadre méthodologique et théorique du livre d'Olof Eriksson – écrit en suédois – est l'analyse de textes traduits, théorie selon laquelle l'examen d'un corpus important de textes traduits permet de révéler des récurrences dans l'activité de traduction qui sont parfaitement systématisables. Il s'agit en effet pour Eriksson de systématiser les *changements de structure* ('Strukturömvandling') dans la traduction du suédois vers le français. Cette notion-clé de changement de structure (*transposition* dans la tradition française, terme dont je me servirai dans ce qui suit) se voit à la p. 20 définie de la façon suivante : Le changement de structure/transposition est le fait qu'une unité structurelle est soumise à un échange de catégorie formelle. Reste à savoir quelles sont les catégories formelles pertinentes. On aborde ici la vieille discussion sur la recherche d'« unités de traduction ». Eriksson rejette la thèse de Vinay & Darbelnet selon laquelle la partie du discours est une catégorie adéquate dans l'analyse de la traduction mais il admet que des unités de niveaux différents puissent entrer en ligne de compte : unités fonctionnelles, unités sémantiques, unités dialectiques, unités prosodiques. Pourtant, s'il s'agit, dans une perspective contrastive, de rendre compte des différences de deux langues dans la structuration du sens, la définition des unités pertinentes doit obéir à des critères linguistiques strictement formels (p. 21) et, dans cette perspective, seuls peuvent être retenues, selon Eriksson, *la proposition* et *le syntagme*.

Le corpus constitué par Eriksson est composé de 40 morceaux de textes tirés de 40 romans suédois et de leurs traductions françaises, chaque morceau de texte comprenant 1.000 propositions. Certaines mesures de contrôle sont prévues pour assurer la fiabilité de la méthode statistique, dont notamment la présence dans le corpus de quatre textes français, eux aussi de 1.000 propositions chacun, et de leurs traductions en suédois. Ce *tertium comparationis* permet de contrôler l'influence des interférences : si les résultats obtenus en étudiant la traduction des textes suédois concordent avec ceux qui ressortent de l'étude des textes français originaux, on est en droit de conclure que le traducteur, dans l'ensemble, n'a pas été influencé par les structures du suédois.

L'étude se présente sous la forme de deux analyses, l'une quantitative, l'autre qualitative. Ces analyses fournissent des renseignements d'une richesse impressionnante, et il ne m'est pas possible d'entrer dans le détail. Notons, à titre d'exemple : aux 40.000 propositions du corpus suédois correspondent 38.201 dans les traductions françaises, soit une moyenne de 955 propositions françaises pour 1000 suédoises ; le français montre une nette prédilection pour les propositions relatives qui représentent 42,9 % de la totalité des propositions subordonnées, alors qu'en suédois le taux n'est que de 34,6 % ; en suédois, par contre, ce sont les subordonnées circonstancielles qui dominent avec un taux de 36,8 % contre 28,8 % en français. Ces comparaisons qui considèrent les deux langues comme des entités isolées ne disent

cependant pas grand-chose sur les transpositions. Pour faire ressortir celles-ci, il faut savoir si une catégorie suédoise, par exemple une relative, a été traduite par la même ou par une autre catégorie en français. Théoriquement, les 4.111 relatives suédoises pourraient se retrouver dans les 4.884 relatives françaises. La réalité est pourtant tout autre. Pour rendre compte de ce fait, Eriksson se sert de la notion de « proposition exclusive ». Une proposition relative exclusive suédoise est donc une relative suédoise qui n'a pas été traduite par une relative en français. On apprend ainsi que les complétives exclusives suédoises représentent 26,3 % de la totalité des complétives contre un taux de 28,8 % pour le français. Quant aux relatives, le taux est de 28,4 % et de 39,7 % respectivement (pp. 66, 68). Il ressort donc de l'analyse quantitative que la distribution syntaxique de ces deux classes de subordinées est très différente dans les deux langues. Pour les complétives, ceci est d'autant plus spectaculaire que le nombre absolu reste sensiblement le même : 2.449 en suédois et 2.537 en français.

En ce qui concerne les syntagmes, regardons un extrait des chiffres de la page 76 :

	Suédois	Français
SNominal	700	780
SPrépositionnel	560	619
SParticipial	337	1.099
SInfinitif	385	1156

Les chercheurs qui étudient la structure du français dans une perspective contrastive ont longuement évoqué la prédilection de cette langue pour les constructions nominales. Et en effet les syntagmes nominaux sont plus nombreux en français : 780 contre 700 en suédois. Mais les chiffres sont quand même étonnants : on s'attendrait à un écart plus impor-

tant. En revanche, la forte dominance des participes et des infinitifs en français ne surprend personne.

L'analyse qualitative est la plus longue (pp. 91-330) et se recommande d'une systématique exemplaire. Ainsi, chaque catégorie suédoise est confrontée aux catégories qui ont été choisies dans la traduction française selon le schéma : principale > relative, principale > syntagme participial, principale > syntagme nominal etc., chaque analyse étant agrémentée par une riche illustration. Là encore, je me bornerai à donner quelques exemples. L'étude des principales coordonnées a de quoi retenir l'attention des Scandinaves qui ont l'habitude de ces constructions, moins fréquentes en français. On y voit des transpositions assez connues :

Den vitklädda står och sträcker ut en slips framför sig.

L'homme de blanc vêtu est là, à brandir une cravate.

Han böjde undan grenarna i snåret och tittade ner mot huset.

Ecartant les branches du taillis, il examina la maison. (p. 108)

Et d'autres, qui, me semble-t-il, sont moins connues, à savoir principale > syntagme prépositionnel *sans* et *avec* :

Och Elje lade sig, och sov... och drömde ingenting alls.

Elje se coucha et cette nuit-là il dormait ... sans le moindre rêve.

Han fnös och satte sig hastigt igen.  
Puis, avec un soupir, il se rassit brusquement.

Si, dans une telle coordination, le premier verbe est *vara* et l'autre *ha*, la transformation en syntagme-*avec* est extrêmement fréquente, sinon systématique :

Den var stor och vit och hade brett ansikte.  
C'était un gros chat blanc avec un large minois.

Si la distribution syntaxique des relatives est très différente dans les deux langues, les raisons en sont multiples. On notera par exemple les faits suivants :

Le suédois répugne à employer des syntagmes participiaux en fonction d'épithète, alors que cette construction est tout à fait naturelle en français :

...och många var de ynglingar som hade blivit luffare på det sättet.  
...et nombreux étaient les jeunes garçons devenus vagabonds comme ça (p. 210)

La structure suédoise *relative+copule+attribut* est, semble-t-il, assez rare en français. Elle est souvent remplacée par un syntagme adjectif :

...att det fanns en verklighet som var gemensam för alla som levde på jorden.  
...qu'il existe une réalité commune à tous les êtres vivant sur terre (p. 220)

Comme toutes les langues germano-scandinaves, le suédois fabrique avec facilité des substantifs composés, alors qu'un tel vocabulaire est pratiquement absent du français :

Traktorföraren stannar traktorn  
Celui qui le conduit arrête le tracteur (p. 232)

Le français n'admet en général pas un nom suivi d'une détermination et précédé par un article possessif ou un nom au génitif :

...och hans formulering i dagboken vittnar om uppriktig indignation  
...et les formules qu'il emploie dans son journal révèlent une véritable indignation (p. 238)

L'emploi d'adjectifs substantivés se heurte à de sérieux obstacles en français, alors qu'il est tout à fait naturel en suédois :

Det sista av hemmets själ  
Ce qui subsistait de l'âme de la maison (p. 241)

Enfin il faut évoquer le phénomène qui depuis Vinay & Darbelnet est connu sous le nom d'« étoffement ». On entend par là le fait qu'une préposition « sémantiquement lourde » mais « syntaxiquement faible », en fonction d'épithète, est séparée de son noyau par l'insertion d'une proposition relative ou un syntagme participial :

...och han försöker läsa texten på en skylt på behållaren men den är alltför finstilt  
Il essaie de lire le texte figurant sur une plaque qui est apposée dessus, mais les caractères en sont trop petits (p. 244)

Ce phénomène n'est qu'un aspect de la question générale de la traduction des syntagmes prépositionnels qui occupent la place de l'épithète, cf. :

Hun deltog aktivt i diskussionerne i klubben (Pedersen et alii, Fransk grammatik, p. 440)

La traduction la plus naturelle serait ici :

Elle participait activement aux discussions *du club*

Il y a là une transposition syntagme prépositionnel > syntagme prépositionnel.

A la p. 20, Eriksson annonce son intention de ne pas s'occuper de la transposition syntagme > syntagme, qui, dit-il, n'a pas la même pertinence que les structures qui comportent une proposition. Compte tenu de son objectif, il a raison. Mais de là s'ensuit que, aussi complet que son travail puisse paraître, il reste des questions brûlantes – du moins pour ceux qui enseignent la traduction – auxquelles on ne trouvera pas de réponse dans ce livre. Il est vrai qu'Eriksson annonce la publication d'un travail qui traitera de la transposition syntagme-syntagme, mais est-ce que son système est assez souple pour rendre compte du phénomène évoqué ci-dessus, qui, et j'insiste là-dessus, est un problème majeur dans la traduction d'une langue scandinave vers le français ?

On reproche souvent aux ouvrages basés sur des analyses statistiques de montrer des tendances au lieu de formuler des règles. Il ne conviendrait pas de faire ce reproche à Eriksson. Certes, son livre n'est pas une « grammaire de règles », mais, à l'inverse de bien d'autres ouvrages basés sur des observations statistiques, il y a chez lui la volonté d'aller au-delà des observations, d'expliquer et, dans de nombreux cas, de montrer que les tendances sont si lourdes qu'elles tiennent lieu de règles. A titre d'exemple, j'ai déjà cité la coordination de *vara* et de *ha*. On pourra ajouter une classe de transpositions principale > complétive où la transformation en complétive est obligatoire :

Anders Uthus var fotograf, visade det sig

Il s'avéra qu'Anders Uthus était photographe (p. 138)

Enfin, une tendance/règle concernant la distribution participe passé-participe présent dans la transposition relative > syntagme participial. Si, en suédois, l'antécédent de la relative est déterminé, c'est le participe passé qui est choisi dans la traduction ; s'il est indéterminé, c'est le participe présent :

...han hade supit upp pengarna, som skulle vara til försäkringen

...il avait bu l'argent destiné à l'assurance

...de såg ett samhälle som varje dag blev allt bättre och blankare

Ils voyaient une société devenant chaque jour meilleure et plus brillante (p. 212)

Le livre d'Olof Eriksson est systématique, riche et stimulant. Il s'adresse aux Suédois, aux Norvégiens et aux Danois, les structures qu'il étudie étant communes aux trois langues. C'est un outil de travail utile et une source d'inspiration pour ceux qui enseignent la traduction.

*Harald Gettrup*

Université de Copenhague

Catherine Fuchs (éd.) : *La place du sujet en français contemporain*. Champs linguistiques, Duculot, Louvain-la-Neuve, 1997. 217 p.

Comme l'indique le titre, cet ouvrage se propose d'examiner la place du sujet en français contemporain, et plus particulièrement les cas où le sujet, n'ayant pas sa place canonique devant le verbe, se situe derrière celui-ci. Les auteurs préfèrent, dans ce cas, parler de « postposition du sujet » plutôt que d'« inversion », « considérant que les structures où le sujet est à droite du verbe ne sauraient se décrire comme dérivant (par exemple par transformation) des structures où il est à gauche du verbe » (p. 7). La distinction est faite, comme le veut la tradition, entre trois types de postposition du sujet, à savoir la postposition nominale simple, la postposition pronominale simple et la postposition complexe, cette tripartition étant fondée sur les structures telles qu'elles sont réalisées dans l'énoncé et non sur les possibilités de construction. Les incises et les interrogatives partielles mises à part, l'opposition dominante se situe cependant entre la postposition nominale d'un côté et la postposition du sujet clitique de l'autre. La première ne modifiant pas la modalité d'énonciation, sa raison d'être se trouve dans le mode de présentation de l'information. La seconde, par contre, défait l'assertion, affectant ainsi la modalité d'énonciation. Toutefois, pour des raisons d'équilibre dans la présentation, le plan du livre n'a pas été fait en fonction de ces deux formes d'inversion antagonistes, mais selon que la postposition du sujet a lieu dans la phrase simple ou dans la phrase complexe. Les contributions du livre reposent toutes sur des exemples attestés. Comme le remarque Catherine Fuchs dans l'introduction, le travail sur corpus a le double avantage de permettre de « se faire une idée de ce qui est massivement attesté et de ce qui l'est moins » (...) et d'éviter « l'écueil des querelles d'acceptabilité sur des énoncés fabriqués » (pp. 10-11).

La première partie, consacrée à la phrase simple, comporte trois contributions. Au chapitre 1, Pierre le Goffic étudie l'expression du sujet nominal dans l'interrogation partielle, la seule construction où la postposition nominale simple et la postposition complexe s'emploient toutes les deux. Le Goffic se propose de montrer qu'il n'y a jamais neutralisation sémantique entre les deux formes de postposition : la postposition nominale étant la forme non marquée, et la postposition complexe la forme marquée. Plus précisément, ces deux formes d'inversion s'opposent, selon l'auteur, sur deux points clefs : primo la portée de l'interrogation, secundo l'acceptation ou non du préconstruit (sorte de présupposé). En effet, avec la postposition nominale simple, l'interrogation porte sur un constituant interne au prédicat, sur la base d'un préconstruit accepté, alors qu'avec la postposition complexe, l'interrogation porte sur un constituant extérieur au prédicat, et le préconstruit est mis en question. La deuxième partie de ce chapitre, qui porte sur la façon dont le locuteur se situe par rapport au préconstruit, me paraît particulièrement intéressante. Le Goffic nous montre, d'une façon convaincante, que « si la postposition nominale entérine celui-ci (= le préconstruit), la postposition complexe peut aller jusqu'à marquer son refus » (p. 35). Ainsi, dans l'exemple *Depuis quand un enfant de douze ans fume-t-il ?* (p. 40), le précons-

truit « un enfant de douze ans fume » est dénoncé, et cet énoncé donne à entendre qu'un enfant de douze ans ne doit pas fumer. Par ailleurs, il est à noter que Le Goffic renvoie dos à dos les deux énoncés a) \**A qui a offert des fleurs Paul?* et b) \**A qui a offert Paul des fleurs?*, étant ainsi en désaccord avec la théorie de Hanne Korzen, présentée dans de nombreux travaux (dont ceux de 1992 et de 1996). Selon Korzen, a) est nettement plus acceptable que b), surtout si le sujet est rallongé. Seul b) est agrammatical, et ce parce que le sujet s'est inséré entre les membres de l'unité prédicative minimale.

Au chapitre 2, Claude Guimier examine la place du sujet clitique (antéposition ou postposition) dans les énoncés comportant un adverbe discussif initial. Il ne distingue pas la postposition pronominale simple et la postposition complexe, étant donné qu'« aucun adverbe en position initiale ne se rencontre avec un type sans se rencontrer avec l'autre, (...) et que les deux types ont la même valeur sémantique de non-assertion » (p. 43). Sans négliger les facteurs formels, Guimier souligne, dès le début, l'importance des facteurs sémantiques dans le choix de telle ou telle construction. Selon lui, une phrase avec antéposition du sujet est le signe d'une relation prédicative validée (ex. *Pierre court*) ou non validée (*Pierre ne court pas*) expressément. Par contre, la construction avec postposition du sujet clitique implique toujours une mise en débat de l'assertion, qui ne peut pas se faire sans hésitation. Ceci se comprend aisément avec l'adverbe *peut-être*. En position initiale, cet adverbe constitue une idée regardante (terme guillaumien), qui, par sa valeur modale soustrait le reste de la phrase du champ de l'assertion, la situant ainsi dans le domaine du possible. Si, par contre, cet adverbe est intraphrastique ou final, la modalisation intervient trop tard pour influencer la syntaxe de la phrase. L'analyse de *peut-être* est pleine de remarques intéressantes. L'auteur rejette, par exemple, l'idée que la différence entre *peut-être que P* d'un côté et *peut-être P* avec sujet clitique postposé de l'autre est une simple affaire de registre. Selon lui, ces deux constructions ont un statut différent. L'une présuppose P : la relation prédicative y est déjà acquise, l'énoncé s'appuyant sur un contexte antérieur. L'autre, par contre, pose P. Cette hypothèse fructueuse permet à Guimier de rendre compte d'un certain nombre de contraintes syntaxiques et d'effets discursifs. L'auteur fait aussi une analyse d'autres adverbes discussifs à l'initiale (*sans doute, probablement, aussi*, etc.) ; si, toutefois, il laisse tant de place à *peut-être*, c'est que, dans une large mesure, les analyses qui lui sont consacrées peuvent être transposées aux autres adverbes initiaux. Un adverbe initial à valeur discussive, voilà une condition nécessaire mais non suffisante pour que le sujet clitique soit postposé. Guimier souligne donc dans sa conclusion qu'« une étude des adverbes en position initiale qui refusent la postposition du clitique reste à faire » (p. 95).

Au chapitre 3, Nathalie Fournier étudie la place du sujet nominal dans les phrases à complément prépositionnel initial. Elle analyse successivement les différents constituants de l'énoncé – le complément prépositionnel initial, le constituant sujet et le syntagme verbal – pour déterminer l'interaction de ceux-ci. Selon elle, les facteurs morpho-syntaxiques et sémantiques sont certes importants

pour l'ordre des mots, mais au bout du compte ce ne sont que « les traces de la visée communicative de l'énonciateur, qui ordonne son énoncé du moins informatif (à gauche) vers le plus informatif (à droite) » (p. 132). C'est donc la structuration énonciative de l'énoncé qui commande la place du sujet : si celui-ci constitue le rhème, il est postposé.

L'analyse morpho-syntaxique de ce chapitre suscite, à mon avis, certaines remarques critiques. Par exemple, il n'est pas tout à fait exact que « les indéfinis *tout, rien, personne*, sont incompatibles avec la postposition » (p. 106), comme le montre l'exemple suivant : *les endroits de ce parc où jamais ne va personne* (Kessel, Wall p. 82). Pour une analyse plus détaillée de la physionomie du sujet inversé, voir Hobæk Haff (1993). Et la liberté de position du sujet dans les cas où le verbe a un complément postposé n'est pas aussi grande que le suggère l'auteur (p. 114). Korzen (1992, 1996) a montré que les fonctions respectives des compléments ont une importance capitale pour la place du sujet. Par ailleurs, la présentation est claire et systématique ; de même, la dernière partie, qui porte sur l'importance de la visée communicative, est convaincante.

La deuxième partie du livre, consacrée à la phrase complexe, comporte deux contributions. Au chapitre 4, Catherine Fuchs étudie la place du sujet nominal dans les subordinées relatives. Fuchs souligne tout d'abord qu'il n'y a pas de paramètre qui tout seul impose l'antéposition ou la postposition du sujet. C'est donc l'interaction de différents indices contextuels présents dans l'énoncé qu'il faut étudier. Elle examine successivement le relatif (plus le lien syntaxique entre l'antécédent et le prédicat est étroit, plus l'affinité avec la postposition du sujet est grande), la structure syntaxique de la relative (c'est-à-dire le nombre et la nature des constituants fonctionnels), le type de constituant sujet (longueur relative par rapport à celle du groupe verbal, nature du constituant) et le type de constituant verbal (longueur relative, nature sémantique). En ce qui concerne la corrélation entre la longueur et la nature du sujet et du verbe d'une part, et la position du sujet de l'autre, elle s'explique en termes de thématization. Autrement dit, la place du sujet reflète un choix thématique. Dans la dernière partie du chapitre, Fuchs montre, dans une analyse très fine, comment les différents indices de l'énoncé peuvent converger ou diverger. En cas de convergence complète, il s'agit d'une « configuration canonique » ; en cas de conflit d'indices, au contraire, on a affaire à une « configuration non canonique ». Fuchs souligne, avec beaucoup de justesse, que les exemples donnés par les grammaires pour illustrer l'affinité forte entre un indice et la position du sujet sont ceux, justement, où « l'indice considéré n'interagit qu'avec des indices convergents, au sein d'une configuration canonique » (p. 167). Pour terminer ce tour d'horizon complet de la place du sujet postposé, Fuchs fait intervenir d'une part l'énonciateur et sa visée du récepteur, d'autre part le récepteur, pour qui il existe une marge de variations interprétatives.

Au dernier chapitre, Nicole Le Quereler aborde la place du sujet nominal dans les subordinées percontatives (= interrogatives indirectes). Après avoir présenté le pourcentage de la postposition du sujet en fonction du connecteur, l'auteur

examine les deux éléments qui ont une influence sur la place du sujet, à savoir la fonction du connecteur et l'absence de complément postposé au verbe. Dans une dernière partie, elle étudie les différences sémantiques conditionnées par la position du sujet, quand le choix est possible. Selon Le Quereler, la postposition du sujet nominal est difficile ou impossible si le verbe comporte un complément essentiel postposé (p. 189). A mon avis cette « règle » est trop imprécise. Korzen (1992, 1996) met en évidence qu'afin d'expliquer la position du sujet nominal inversé, il faut tenir compte du rapport entre l'élément antéposé (par exemple le connecteur) et les compléments postposés. Sa règle peut être résumée comme suit : ne peuvent suivre le sujet que les compléments moins liés au verbe que l'élément antéposé. Cette règle est valable pour les constructions tripartites, qu'il s'agisse de propositions interrogatives ou non-interrogatives, de principales ou de subordonnées. Ainsi, Korzen peut expliquer pourquoi a) est acceptable et b) inacceptable, les deux énoncés ayant pourtant le même complément essentiel postposé : a) *Que dira ton frère à sa petite amie ?*, b) *\*Quand écrira ton frère à sa petite amie ?* Ceci dit, l'analyse de Nicole Le Quereler contient des points nouveaux et intéressants.

Malgré les quelques critiques formulées ci-dessus, qui concernent surtout la syntaxe, ce livre est, dans l'ensemble, très riche. En effet, tous les niveaux de l'analyse linguistique sont pris en compte : facteurs morpho-syntaxiques, sémantiques, rythmiques et discursivo-thématiques. Et comme il n'existe pas d'autres travaux de synthèse de ce format sur les différentes formes de postposition du sujet, cet ouvrage a le mérite de combler une lacune.

Marianne Hobæk Haff  
Université d'Oslo

### Bibliographie

- Hobæk Haff, M. (1993) : La physionomie du sujet inversé. In: *Actes du XII<sup>e</sup> Congrès des Romanistes Scandinaves. Aalborg, 11-15 août 1993*. Edités par Gerhard Boysen. Aalborg University Press. Volume I, p. 181-88.
- Korzen, H. (1992) : The Predicative Unit and Subject-Verb Inversion in modern French. In: M. Herslund (éd): *Word Order. Two Studies on Central Issues in the Syntax of Danish and French*. Copenhagen Studies in Language, Handelshøjskolens Forlag, København.
- Korzen, H. (1996) : L'unité prédicative et la place du sujet dans les constructions inversées. In: Henning Nølke et Hanne Korzen (éds): *L'Ordre des mots, Langue Française* 111, pp. 59-82. Larousse, Paris.

Anita Berit Hansen: *Les voyelles nasales du français parisien moderne. Aspect linguistiques, sociolinguistiques et perceptuels des changements en cours*. Etudes Romanes 40. Museum Tusculanum Press, Copenhague, 1998. 373 p.

Cette monographie est une version raccourcie et légèrement remaniée d'une thèse de III<sup>e</sup> cycle, soutenue par l'auteur en 1996. Il s'agit d'un livre intéressant, bien et clairement présenté, sur un sujet important de la phonologie française.

Dans une introduction générale très claire, ABH expose le but de sa recherche : voir les changements actuels des voyelles nasales du français parisien sous les trois aspects structural, sociolinguistique et perceptuel. Le but de sa recherche est double : pédagogique et théorique.

La I<sup>e</sup> partie de l'ouvrage (pp. 19-63) traite en détail des théories sur les mécanismes du changement linguistique. Après une présentation succincte et claire des bases de la phonologie structuraliste, ABH en expose les théories sur les changements phonétiques. Elle parle surtout des notions martinesques d'« économie » et de « rendement fonctionnel », et elle critique cette dernière comme étant difficile à quantifier et à vérifier.

Suit un exposé de l'approche sociolinguistique variationniste, qui intègre la parole et ses variations dans l'étude de la langue et de ses changements. ABH expose les méthodes de Labov, qui font la synthèse des facteurs externes et internes des changements, et qu'elle utilise elle-même dans sa recherche.

A la fin de cette première partie, ABH rappelle les problèmes de la fonctionnalité du changement, plus spécialement des changements en chaîne et des confusions phonologiques, et des rapports entre la perception des changements et leur production.

La II<sup>e</sup> partie (pp. 67-143) traite des deux aspects linguistique et historique des voyelles nasales. Dans un premier chapitre, ABH résume très clairement les règles orthoépiques, essentielles pour « reconnaître correctement les voyelles nasales à partir de la graphie » dans une transcription orthographique. Ensuite, l'auteur présente brièvement les aspects phonétiques et phonématiques des voyelles nasales, et elle rend compte des détails qui serviront plus tard dans l'interprétation des variations constatées dans son enquête. Très utiles sont les tableaux des fréquences des quatre voyelles nasales et les remarques sur leur rendement fonctionnel. L'exposé d'ABH contient ici, comme partout dans son livre, une foule de remarques critiques pertinentes.

Les deux chapitres suivants sont consacrés à l'aspect historique. ABH donne un bref aperçu de l'évolution de l'ancien français vers le français moderne, en mentionnant le problème capital de l'interprétation des sources écrites.

Ensuite, elle expose l'histoire récente des voyelles nasales en région parisienne, préparant ainsi le champ à sa propre étude. Nous suivons l'évolution de l'opposition /œ̃/:/ɛ̃/, qui semble effectivement en voie de disparition. À côté des aspects linguistiques, ABH discute les aspects sociolinguistiques et perceptuels, avec beaucoup de commentaires intéressants. Ensuite, elle discute les problèmes qui concernent /ɛ̃/, /ā/ et /ɔ̃/ : la tendance de /ā/ à s'approcher du [ɔ̃], mentionnée déjà au XVII<sup>e</sup> siècle !, la postériorisation de /ɛ̃/ vers [ā], elle aussi datant du XVII<sup>e</sup>, apparemment disparue temporairement au XVIII<sup>e</sup> pour réapparaître à la fin du XX<sup>e</sup>. ABH aurait pu discuter la prononciation exacte de /ā/ et de /ɛ̃/ : la prononciation moderne de /ɛ̃/, n'est-elle pas celle de /ā/ au XVII<sup>e</sup>, comme le schéma p. 86 semble l'indiquer ? Cela pourrait peut-être expliquer la disparition temporaire de la prononciation postériorisée de /ɛ̃/, devenue simplement [ā], en même temps que /ā/ se postériorise en [ā]. Enfin, ABH discute le changement de

/ɔ̃/ : fermeture vers [ō] ou ouverture vers [ā] ? En conclusion, l'auteur fait le point des aspects linguistiques, sociolinguistiques et perceptuels de l'évolution de /ɛ̃/, /ā/ et /ɔ̃/ et souligne le besoin d'une enquête empirique.

La III<sup>e</sup> partie (pp. 147-162) présente brièvement la méthodologie de l'enquête, qui se base sur deux corpus, enregistrés en 1972-74 et en 1989-93. ABH y présente : 1° Les informateurs de son enquête, divisés en deux groupes sociologiques et deux fois deux tranches d'âge, ce qui permet une évaluation de l'évolution en temps réel et en temps apparent. 2° Les données orales de l'enquête : entretiens, conversations et lectures (texte cohérent, phrases, mots isolés, paires de mots). 3° Les tests de perception (identification et différenciation) : phrases, mots et paires de mots de quatre locuteurs présentés à dix-huit auditeurs.

La IV<sup>e</sup> partie enfin (pp. 165-311) présente l'analyse et les résultats de l'enquête. – Une analyse instrumentale étant jugée trop compliquée, ABH a choisi une analyse phonétique impressionniste, en partie faite par cinq phonéticiens expérimentés, en partie par elle-même. Elle discute le problème de la variabilité d'écoute des transcrip-teurs, même d'un seul transcrip-teur. Elle discute aussi les symboles phonétiques utilisés, qui servent à noter des nuances intermédiaires, par exemple [ɛ̃-ā] pour un son entre [ɛ̃] et [ā]. Ensuite, elle décrit les phases de l'analyse et les conventions de sa transcription. Les critères du choix des occurrences à analyser sont précisés, ainsi que le codage linguistique sur feuilles à part des occurrences. Enfin, l'auteur donne un aperçu de la taille de la base de données.

Nous voilà donc prêts à connaître les résultats de l'analyse. L'évolution récente des voyelles nasales est analysée au niveau individuel et en regroupant les tranches d'âge. La définition du noyau phonétique d'un phonème est bien trouvée : elle témoigne, tout comme les diverses méthodes pour dégager les tendances d'évolution du système des voyelles nasales, de l'imagination et de la pensée subtiles et astucieuses de l'auteur. Dans divers tableaux, elle cherche à cerner de plus en plus des résultats valables, entre autres par des tests statistiques Chi<sup>2</sup>. Le résultat général en est que la confusion de /ɛ̃/ et /œ̃/ en [ɛ̃], souvent rapportée par les phonologues, ne semble pas valable, malgré le chevauchement entre leurs deux variantes les plus fréquentes et leurs manifestations très proches. La distinction /ā/:/ɔ̃/ semble se maintenir : le chevauchement ne concerne pas la première variante de /ɔ̃/, qui reste [ō], mais seulement la deuxième, [ā-ō] ; le chevauchement entre /ā/ et /ɔ̃/, pourtant, semble être en progression. On ne peut pas non plus constater un mouvement en chaîne des voyelles nasales vers [ɛ̃-ā] – [ā-ō] – [ō-ō], comme certains phonologues l'ont prétendu.

Après cette « analyse diachronique systémique », vient l'« analyse diachronique variationniste », où les locuteurs sont regroupés par tranche d'âge. Elle fait ressortir plus clairement « les variantes moins fréquentes, qui peuvent parfois indiquer la direction de l'évolution » (p. 229). /œ̃/ présente une chute de la variante [œ̃] et une montée de la variante [œ̃-ɛ̃], la variante [ɛ̃] n'ayant pas continué sa montée. /ɛ̃/ garde [ɛ̃] comme variante majoritaire, avec une montée probable de [ɛ̃-ā]. /ā/ présente une chute de la variante [ā] et une montée de [ā-ō], la variante [ō] étant rare. /ɔ̃/ garde sa variante standard [ō] presque stable, avec une très légère montée

de [ã-õ] et de [õ]. Les deux approches systémique et variationniste se complètent donc, mais ne permettent pas de conclure clairement sur le sens de l'évolution.

L'analyse sociolinguistique montre que les évolutions déjà traitées ne sont pas toujours parallèles dans les deux groupes sociaux étudiés. Ainsi, l'évolution de /œ/ → [ɛ] → [œ-ɛ] est plus dramatique dans le groupe S (formation supérieure) que dans le groupe T (technique). Pour /ɛ/, [ɛ] semble être la variante prestigieuse, en 1970 parmi les adultes et les jeunes, en 1990 seulement parmi les jeunes ; la variante [ɛ-ã] est passé d'un statut socialement bas vers une généralisation sociale. Pour /ã/, la variante [ã-õ] est utilisée surtout dans le groupe T en 1970, en 1990 par les deux groupes sociaux, mais avec une séparation entre adultes et jeunes. Pour /õ/, enfin, [õ] reste la variante préférée pour tous, mais [õ] s'est généralisé à un niveau assez bas. Les données des trois approches ne permettent pas pour le moment de dire si l'évolution aboutira à une confusion ou à un changement en chaîne.

L'étude de l'influence des facteurs linguistiques (position dans la structure syllabique des mots et accentuation) semble infirmer l'hypothèse fonctionnaliste, deux des voyelles, /ɛ/ et /õ/, ne s'accordant pas avec cette hypothèse, ayant plus de réalisations ambiguës, [ɛ-ã] et [ã-õ], en monosyllabe qu'en polysyllabe. La syllabe finale de mot favorise la variante déplacée comme dans un changement en chaîne, ce qui confirme l'hypothèse de l'importance des positions qui se remarquent le plus dans la communication, hypothèse confirmée aussi par le fait que la position accentuée favorise les mêmes variantes déplacées. L'hypothèse de la généralisation des nouvelles variantes à toutes les catégories de syllabes ne semble pas être infirmée par les résultats de l'enquête. ABH mentionne que cette l'étude montre que « les relations linguistiques internes découvertes sont (...) assez systématiques, ce qu'une étude basée uniquement sur les facteurs sociaux n'aurait jamais révélé » – résultat intéressant !

L'analyse stylistique, basée sur la lecture de quatre lecteurs, montre une préférence pour la variante standard de /ã/ et de /õ/ dans le registre le plus formel, tandis que rien n'a pu être conclu pour /ɛ/ et /œ/. Ce qui a contribué aussi à rendre cette partie de l'enquête difficile est la grande variation des transcriptions faites par les phonéticiens qui ont écouté ces lectures. On peut se demander si cette variation n'est pas due au fait qu'on n'a pas, comme pour les voyelles orales, de « voyelles nasales cardinales » ; on aurait peut-être évité la grande variation avec des phonéticiens non-francophones, moins partiels, connaissant bien le français et entraînés à l'écouter et à le transcrire.

Pour les tests de perception, les auditeurs confondent plus souvent /œ/ et /ɛ/ que les autres paires, la paire /ã/ et /õ/ plus souvent que /ɛ/ et /ã/ dans les tests d'identification. Certains cas étonnants, par exemple /ɛ/ compris comme /œ/, s'expliquent par les mots utilisés, *brun* étant plus probable que *brin*. Dans le test de différenciation de paires de mots, on trouve la même hiérarchie d'erreurs. Il y a aussi une cohérence entre ces résultats et les faits observés dans la production. Fait intéressant : bien que /ã/ se soit approché de /õ/, les jeunes arrivent en grande majorité à l'identifier correctement !

Dans sa conclusion générale (pp. 313-328), ABH résume si bien les résultats de son enquête qu'on pourrait se contenter de lire ces pages en première approche. Elle ajoute, à la fin, trois remarques intéressantes. D'abord, qu'il est difficile de tirer une leçon pédagogique simple de l'enquête, mais qu'il semble qu'il y ait toujours quatre voyelles nasales au niveau de la production et qu'il est important d'intégrer la variation phonétique dans l'enseignement. Ensuite, que les approches structuraliste et variationniste sont complémentaires et toutes les deux nécessaires pour expliquer les changements. Enfin, pirouette très élégante pour terminer, que dans la période étudiée, allant du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, « ce sont toujours les mêmes variantes qui sont en circulation (...) et que (...) il est difficile de parler de changements véritablement accomplis » !

Pour conclure, des petits points de critique, surtout sur la mise en page : on aurait pu marquer les chapitres et sous-chapitres plus clairement ; parfois les figures, très instructives, laissent des trous blancs peu harmonieux sur les pages ; parfois les signes phonétiques, surtout les /a/, sont mal dessinés, le tilde se trouvant déplacé à gauche par rapport au /a/. Des commentaires concernant le contenu ont été donnés dans le texte ci-dessus ; je voudrais pourtant ajouter qu'il serait souhaitable de faire un échantillon de spectrogrammes (et de radiogrammes ?) pour définir plus exactement l'articulation des variantes – surtout celles de /ã/, pour voir si la variante arrondie s'approche de [ɔ̃] ou plutôt de [õ]. Mais les quelques défauts et manques ne font que souligner l'impression d'un travail intéressant, parfois dur à suivre dans le texte très détaillé, mais bien mené et argumenté, fourmillant d'observations et d'interprétations convaincantes et bien trouvées, plein d'inventions et de suggestions pour des travaux futurs.

Ole Kongsdal Jensen  
Université de Copenhague

## Langue espagnole

Mercedes Suárez Fernández: *El complemento predicativo en castellano medieval (época prealfonsí)*. Verba, anuario Galego de Filoloxía, Anexo 42. Universidade de Santiago de Compostela, 1997. 249 p.

El objetivo del estudio es describir una función clausal, la del complemento predicativo, desde un punto de vista funcional, para determinar la (ir)relevancia de dicha función en el castellano medieval, frente a otras funciones (p. 9). Las fuentes para el estudio lo constituyen el Poema de Mio Cid, Los Milagros de Nuestra Señora, La Vida de Santo Domingo de Silos, el Poema de Fernán González y el Libro de Apolonio. Mercedes Suárez Fernández (en adelante: MSF) ofrece su análisis, aparte de la introducción y la conclusión, en tres capítulos.

El capítulo 1 trata del problema de la dicotomía predicación vs. atribución. Después de haber pasado revista a lo que afirman las distintas gramáticas con respecto a este problema, MSF llega a la conclusión, acertada, a mi modo de ver, de

que no existen argumentos claros para distinguir entre atributos y predicados, ya que 'por una parte, los verbos copulativos son también predicativos y por otra, los llamados verbos predicativos son, a la vez, cauce de expresión de la atribución.' (p. 35). Por ello, a partir del capítulo 2 únicamente se utiliza el término de predicativo para indicar ambas funciones bajo enfoque, cuyas características semántico-sintácticas se estudian a partir del capítulo 2, 'observando su comportamiento con los distintos tipos de verbo y viendo en qué esquemas se integra' (p. 37).

El capítulo 2, el más extenso y el más importante del libro, trata las distintas construcciones del complemento predicativo del sujeto, tanto de los verbos copulativos como de los predicativos. Mediante una clasificación rigurosa del tipo de verbo que puede aparecer con esta función –verbos activos, pasivos y con pronombre (léase *se*), y dentro de estas categorías, los verbos de estado, de movimiento y otros verbos– la autora ofrece un panorama de las posibilidades que existen en el español medieval mediante una colección impresionante de ejemplos.

En el capítulo tercero se ocupa de las construcciones del complemento predicativo del complemento directo, una función muy poco tratada si no olvidada, según MSF, por los gramáticos. La clasificación es similar a la del capítulo segundo, esto es, a través del tipo de verbos.

En la conclusión, además de una recapitulación de las conclusiones parciales, MSF ofrece la conclusión principal teórica de que

Hay (...) una gradación en el nivel de exigencia del predicativo que va desde verbos con los que el predicativo es el centro semántico de la predicación (el caso más claro *ser*), pasando por los distintos grados de gramaticalización de otros verbos (el más evidente *andar*) y por aquellos que lo exigen dadas sus características semánticas, hasta llegar a los predicativos opcionales. (p. 231)

Como se desprende de lo señalado arriba, el estudio es fundamentalmente de índole descriptiva. Dentro de este marco, el estudio ofrece un panorama muy completo de las posibilidades sintácticas del español medieval. Sin embargo, aunque los ejemplos ofrecidos son muy numerosos, no siempre son fáciles de analizar: el único elemento que se indica mediante letra cursiva es el tipo de verbo, que, por lo general, no es difícil de identificar. Hubiera sido sumamente provechoso si la autora hubiera marcado de alguna forma, además del verbo relevante, el predicativo relevante, ya que éste puede tener varias apariencias (nombre, adjetivo, frase preposicional, etc.). Esto habría facilitado mucho el análisis por parte del lector cuando éste se enfrenta con series de ejemplos que muchas veces contienen más de veinte casos.

Otro elemento que, a mi modo de ver, dificulta el acceso fácil a su contenido, es el estilo empleado por la autora, aún tomando en consideración que se trata de un texto científico. A veces se encuentran redundancias innecesarias; veamos a modo de ejemplo el siguiente fragmento:

Que nadie ponga en duda el evidente peso semántico del atributo no significa que haya que negarle al verbo su capacidad para funcionar como núcleo del predicado, de igual manera que nadie cuestiona el carácter verbal de ciertos lexemas que exigen un complemento directo, por ejemplo, con la misma necesidad que otros verbos precisan un atributo. (p. 35)

Quizá el afán por este tipo de oraciones complejas sea el origen de cierto número de deslices que aparecen en el texto, como:

Continuando el razonamiento de un modo silogístico tenemos [aquí falta un elemento como 'que concluir', BdJ] que, si ser y estar son verbos predicativos como cualquier otro, la distinción 'predicado nominal / predicado verbal' desaparece por sí sola; ... (p. 35)

Además, el rigor empleado en la clasificación de las funciones del predicativo es tal que no sería sorprendente si el lector se perdiera a veces, como le ha pasado al que suscribe al llegar a la sección 2.1.1.1.1.2.1.1 [sic!] El Sujeto y el Predicativo en las construcciones ecuativas (p. 86).

Concluyendo se puede decir que, aparte de las leves críticas de forma señaladas más arriba, el gran mérito del estudio bajo enfoque es el vasto panorama que ofrece de las posibilidades sintácticas del predicativo en el español medieval, que, por ello, puede servir de base para muchos futuros estudios.

*Bob de Jonge*  
Universidad de Groningen

### Littérature française

**Antoine Compagnon : *Le Démon de la théorie*. Ed. du Seuil, Paris, 1998. 314 p.**

La pensée et le travail d'Antoine Compagnon, professeur de littérature à l'université Columbia de New York, puis à la Sorbonne, sont des plus attrayants. Depuis vingt ans, depuis *La Seconde main* (Seuil, 1979), ouvrage sur le travail de la citation qui fait désormais référence, il mène une réflexion vivace, originale et rigoureuse. En 1983, *La troisième république des lettres* (Seuil), qui passe au peigne fin les liens entre le lansonisme et l'affaire Dreyfus, pouvait se lire comme le roman à clefs des rapports aventureux du structuralisme et de mai 68, en rappelant en filigrane que les triomphes doctrinaux ne tardent pas à provoquer un contre-mouvement. *Les cinq paradoxes de la modernité* de 1990 (Seuil) explore plus directement comment le modernisme en tant que doctrine philosophique, artistique et littéraire semble mû par une logique suicidaire qui lui fait inévitablement emprunter des chemins qui ne mènent nulle part.

Son dernier livre, *Le Démon de la théorie*, se place dans le fil droit de ce travail. Compagnon y dresse un état des lieux de la critique littéraire et de sa pensée de la littérature. Il constate que « la théorie », le grand effort pour moderniser les sciences humaines et les études des lettres en soumettant ces disciplines spécula-

tives à l'influence de la linguistique, a globalement échoué. Dans leur désir de tordre le cou aux idées reçues et aux fausses évidences, enivrés en quelque sorte par l'odeur du sang et par la résistance sourde de leurs adversaires, les tenants de la théorie sont allés trop loin, trop fort. Le démon de la théorie, c'est cette radicalisation autodestructrice de la théorie jusqu'à la disparition de son objet. De l'ancien édifice littéraire, il ne reste en fait guère rien : l'auteur est mort, la littérature ne parle pas du monde, elle n'exprime qu'elle-même, les textes ne sont que les lectures que nous en faisons, le style est une illusion, il n'y a pas d'histoire littéraire qui soit distincte de l'histoire, la valeur littéraire d'un texte est pure affaire de subjectivité et n'a d'ailleurs pas d'importance. Dans la nuit qui a suivi l'offensive théorique, tous les chats sont décidément devenus bien gris.

On pourrait se demander s'il est pertinent de s'interroger sur les difficultés d'une époque dont il est devenu banal de contester l'héritage. La théorie est-elle encore digne d'attention ? Oui, affirme Compagnon, parce que la paix critique de l'époque actuelle est la pire des paix, celle de l'indifférence. D'un côté, les recherches théoriques continuent à se lancer tête baissée dans leurs impasses respectives. De l'autre, nous avons le règne du sens commun, du refus de l'interrogation. Le livre de Compagnon est donc une invitation au réveil, un retour en arrière pour séparer le bon grain de l'ivraie afin de recommencer la réflexion théorique sur des bases plus saines. L'effervescence théorique des années soixante a incontestablement été un des événements intellectuels les plus importants de ce siècle. S'il faut peut-être commencer à réfléchir au tournant suivant, il est indispensable d'évaluer le succès et les erreurs du paradigme en reflux. Et, tout d'abord, de caractériser ce dernier.

« Que reste-t-il de nos amours ? », se demande Compagnon dans son chapitre d'introduction, car l'histoire qu'il raconte des aventures de la théorie est aussi la sienne. Il éprouve la nostalgie de cette époque où la théorie littéraire battait son plein et exerçait une véritable fascination sur toute une génération. Les faits sont connus. C'est en France qu'à partir des années cinquante un important mouvement né sous le signe de l'innovation et de la scientificité s'est graduellement imposé. Peu importent les appellations, « théorie », « structuralisme », « sémiologie », « narratologie », « poétique », si nous reconnaissons derrière elles, dans cet imposant conglomérat, la poétique de Roland Barthes, l'épistémologie de Michel Foucault, l'anthropologie de Claude Lévi-Strauss, la psychanalyse de Jacques Lacan ainsi que les nombreuses dérivations, les diverses philosophies du signe et de la modernité.

Dans le premier chapitre, Compagnon essaye de cerner la théorie, ses traits caractéristiques, ses buts et ses méthodes, et il démontre avec un certain regret que, vingt-cinq ans après, les questions posées par la théorie n'ont pas obtenu de réponses satisfaisantes, entre autres parce que la théorie est polémique et jusqu'aboutiste par nature. Il n'en reste pas moins que les questions étaient pertinentes et qu'à ne plus chercher à y répondre on laisse le terrain libre au degré zéro de la critique littéraire, à sa pensée unique.

Chaque chapitre explore ainsi une de ces notions (en fin de compte pas très nombreuses) contre lesquelles la théorie littéraire a polémique. A chaque question posée – qu'est-ce que la littérature ? Quel est son rapport avec l'auteur, avec la réalité, avec le lecteur, avec le langage ? Avec quelle histoire et quels critères de valeur ? –, il commence par opposer point par point les audaces intégristes de la théorie aux réponses des disciplines traditionnelles. Puis il a recours à une perspective philosophique. Retournant aux sources de la théorie, il interroge un ensemble de textes fondateurs afin de nuancer l'opposition binaire et placer le débat dans le mouvement plus général de l'histoire des idées. Les passages les plus croustillants sont cependant les discussions des apories des deux côtés. Compagnon ne cherche pas la petite bête, il vérifie la cohérence, la consistance et la pertinence des thèses en présence. C'est un travail richement documenté avec quelques morceaux de bravoure où Compagnon dévoile les rapports problématiques entre les prémisses, les conclusions et la mise en pratique de la théorie. Conduit de main de maître, ce travail de déblayage et de redéfinition est couronné par une tentative de synthèse qui, en reformulant ou en déplaçant la question, essaie d'allier les bonnes intuitions de la théorie aux vertus de la tradition. Compagnon s'engage donc dans la plus difficile, la moins gratifiante des voies, celle du milieu, à la recherche d'un chemin acceptable entre les deux extrêmes intenable.

Après le deuxième chapitre, où il avoue qu'il est toujours incapable de donner une réponse satisfaisante à la question autour de laquelle il ne cesse pourtant de tourner : « qu'est-ce que la littérature ? », Compagnon entre dans le vif du sujet avec une discussion sur le rapport entre littérature et auteur. Ce chapitre me paraît particulièrement intéressant parce que la mise en cause de l'auteur entraîne à sa suite tous les autres anticoncepts de la théorie littéraire.

Contre l'intention d'auteur comme critère traditionnel du sens littéraire et but ultime de l'explication de texte, la théorie avait proclamé la mort de l'auteur désormais remplacé par le langage impersonnel et anonyme. Les arguments contre l'intention d'auteur sont connus : l'intention d'auteur n'est pas pertinente, dans un texte nous ne trouverons jamais que ce qu'il nous dit indépendamment des intentions de l'auteur, l'oeuvre survit à l'intention d'auteur. Ces différents arguments se déduisent d'une même prémisse : la différence entre l'écriture et la parole. A travers une discussion détaillée qui rend bien compte de l'immense complexité du problème, Compagnon arrive à la conclusion qu'il faut réhabiliter l'intention d'auteur. Il montre qu'une certaine présomption d'intentionnalité n'est jamais absente, même chez les censeurs les plus effrénés de l'auteur. En fait, personne ne considère le texte comme le fruit du hasard (un singe tapant sur une machine à écrire), tous partent d'une hypothèse de cohérence. Or accepter l'hypothèse de cohérence c'est déjà accepter l'hypothèse d'intention. Tous (même Roland Barthes dans *S/Z*, après son exécution de l'auteur) ont recours à la méthode des passages parallèles, ce qui présuppose évidemment une certaine cohérence et donc une certaine intentionnalité. Demander ce que veut dire un texte, ce n'est jamais autre chose que demander ce que veut dire l'auteur, affirme Compa-

gnon, à condition de bien définir ce vouloir-dire. Il n'y a pas lieu de distinguer intention de l'auteur et sens des mots. Le retour à l'intention n'est cependant pas un retour à l'avant-théorie, car l'intention ne saurait se réduire à un projet, ni à une préméditation intégralement consciente, c'est une intention en acte. La réhabilitation de l'intention d'auteur passe donc par une élucidation et un raffinement du concept. Elucidation et raffinement, voilà les mots clef de la méthode de Compagnon qui, dans chaque chapitre, lui permettent de démonter les positions extrêmes afin de trouver une troisième voie.

Le livre se positionne simultanément dans trois domaines différents : celui de la polémique, celui de l'histoire des idées et, plus important, celui de la théorie, car c'est un livre qui permet de nouveau d'aller de l'avant. Le livre est polémique, presque malgré lui, parce que la théorie, en tant que mise en question de la pratique des autres, est née sous le signe de la polémique. Il faut cependant rendre hommage à la justesse de ton de Compagnon. C'est un logicien implacable et un chasseur obstiné qui excelle à repérer ses proies en déchiffrant leurs traces les plus imperceptibles ; sa critique est vigoureuse, sans ambiguïté, mais elle reste concentrée sur les excès, les points nodaux où la théorie s'enferme dans des paradoxes stériles. Il s'agit pour Compagnon de redresser la barre, au moment précis où la théorie commence à dévier de sa trajectoire.

D'autre part, le livre en tant qu'histoire des idées est une excellente introduction aux débats de l'époque structuraliste. Dans le mouvement du savoir chaque génération lance à la précédente un défi plutôt qu'une invitation au dialogue. Il faut donc saluer l'avènement d'une évaluation à la fois équitable et engagée du conflit. Avec *Le Démon de la théorie*, les comptes sont enfin à jour et bien tenus. Finalement, le livre se veut un nouveau départ. Il ne contribue pas seulement à la compréhension d'un paradigme de plus en plus perdu, mais également à identifier des choix ruineux, à signaler des risques toujours actuels, à suggérer des décisions. *Le Démon de la théorie* n'est pas la nouvelle révolution épistémologique dont on pourrait rêver, mais il permet au lecteur de poser enfin la question : quel sera le tournant suivant de la théorie ?

Jørn Boisen

Université de Copenhague

**Ebbe Spang-Hanssen : *La docte ignorance de Marcel Aymé*. Klincksieck, Bibliothèque contemporaine, 1999. 182 p.**

« Tout comme les physiciens de son temps créaient la physique du discontinu, Marcel Aymé élaborait une métaphysique du discontinu, où tout se fait par bonds ». Cette citation, tirée de la page 79 de l'ouvrage de Spang-Hanssen, constitue une entrée en matière valable pour bien présenter cette étude si riche en informations et portée par un enthousiasme dont le lecteur ne peut que s'éprendre.

L'idée centrale, qui domine d'un bout à l'autre ce beau travail de Spang-Hanssen, est en effet que l'œuvre de Marcel Aymé nous offre un univers mental

étonnamment en accord avec les derniers acquis de la science des années 1910 et 1920. Quand on ajoute que l'auteur complète cette thèse par la démonstration des liens qui unissent Marcel Aymé à des penseurs comme Montaigne et Pascal, on comprendra que le livre de Spang-Hanssen est appelé à faire date dans la littérature sur Aymé.

Dans le cas de Marcel Aymé, il n'est, du reste, que justice que de s'efforcer de lui offrir, dans l'histoire littéraire, une position correspondant à l'importance réelle de son œuvre, qui mérite infiniment mieux que la traditionnelle réduction au *Passe-Muraille*, à *La Jument verte*, plus, à la rigueur, quelques contes dits pour enfants.

Le titre du livre est important et en dit long sur les ambitions de l'auteur. En effet, *la docte ignorance*, concept paradoxal que Montaigne emprunta à la philosophie médiévale et à Nicolas de Cuse, exprime à merveille la prudence, disons mieux *la pudeur métaphysique* qui domine la pensée de Marcel Aymé. Une ignorance avouée et reconnue concernant 'les grandes vérités', mais qui partait néanmoins de solides connaissances philosophiques et scientifiques.

Le livre de Spang-Hanssen est très solidement structuré et se prête facilement à une présentation chapitre par chapitre, ce qui permettra également au lecteur de ce compte rendu de se faire une idée de la richesse de l'ouvrage, tant dans le domaine de l'histoire des sciences que dans celui de l'histoire des idées. Spang-Hanssen semble en effet évoluer en habitué des deux, ce qui n'est pas le moindre mérite de son ouvrage.

Le premier chapitre indique, comme toile de fond de l'ensemble, la physique du hasard, et l'auteur y présente, avec compétence, à la fois les représentants français les plus éminents de la science du début du vingtième siècle et de grands penseurs comme Montaigne et Pascal, ici appelés « penseurs de la finitude ». Fort de citations pertinentes, Spang-Hanssen fait une démonstration élégante du renouveau d'intérêt pour ces penseurs causé par la révolution scientifique d'alors.

Au chapitre suivant l'auteur nous présente le premier roman d'Aymé, *Brûlebois* (1926), et en profite pour souligner combien est stable, à travers l'œuvre, le fond de la pensée de Marcel Aymé. En effet, du premier roman aux deux derniers, *Uranus* (1948) et *Les Tiroirs de l'inconnu* (1960), les problèmes de la finitude et de l'extra-fini occupent une place toute particulière dans la thématique. Ce sont, ensuite, des concepts centraux comme le hasard, la finitude de la vie et la relativité qui occupent les chapitres suivants, ce qui permet à Spang-Hanssen de montrer à quel point l'angle choisi lui permet de mettre en valeur la richesse de l'œuvre romanesque étudiée.

Une remarque particulière pour le chapitre 7, qui ne manque pas d'intriguer par son titre, *Un roman pascalien*. Il s'agit en l'occurrence de *Gustalin* (1937), roman qui, selon la lecture de Spang-Hanssen, se révèle capital pour une bonne compréhension de Marcel Aymé. Aymé, qui, selon la formule heureuse de l'auteur, « sans avoir la foi (...) a l'humilité d'un franciscain » (p. 141).

C'est par une formule tout aussi frappante que l'auteur achève son exposé en affirmant, à la fin de son dernier grand chapitre, que Marcel Aymé « réussit l'ex-

plait miraculeux d'être à la fois l'héritier spirituel de Rabelais et de Pascal » (p. 172). Ayant lu Spang-Hanssen, on sait qu'il ne s'agit pas là d'une simple boutade, mais d'une caractéristique hautement valable et solidement fondée.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que l'auteur a le don d'orienter ses lecteurs, avec beaucoup de talent pédagogique, dans un domaine où l'information concernant l'état de la recherche ne court pas les rues. Y contribuent à la fois la clarté de sa pensée et les nombreuses formules brèves et frappantes qui l'expriment.

Quoique Spang-Hanssen mette constamment l'accent sur *les idées* d'Aymé et ses rapports avec, d'un côté, des sommités comme Rabelais, Montaigne et Pascal, de l'autre des représentants éminents de la physique du hasard et du calcul des probabilités, son travail concerne aussi, au plus haut point, la classe des *littéraires*. C'est qu'en présentant, texte par texte, la vaste œuvre de Marcel Aymé, Spang-Hanssen parvient à déceler avec finesse les thèmes principaux, les fonctions et la signification d'un très grand nombre de personnages, et, surtout, *l'unité* et *la particularité* de ces romans qui constituent, on le voit beaucoup mieux grâce à son travail, un phénomène important et singulier dans le roman français du vingtième siècle.

On l'aura compris : cet ouvrage mérite l'attention de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des idées ou à la littérature de la première moitié du vingtième siècle. Partant d'un point de vue original et très fructueux, et grâce à ses riches connaissances et à son style clair et agréable, l'auteur parvient à nous donner une image de l'œuvre de Marcel Aymé qui se distingue des travaux de la plupart de ses prédécesseurs et qui convainc par son bien-fondé. L'étude de Spang-Hanssen nous fait comprendre pleinement pourquoi il faut aimer Aymé.

John Pedersen

Université de Copenhague

Stéphane Mallarmé : *Œuvres complètes vol. 1*, éd. par Bertrand Marchal. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1998. 1529 p.

Jean-Luc Steinmetz : *Stéphane Mallarmé – L'absolu au jour le jour*. Fayard, Paris, 1998. 617 p.

Patrick Besnier : *Mallarmé, le théâtre de la rue de Rome*. Ed. du limon, Paris, 1998. 101 p.

Jean-Michel Nectoux : *Mallarmé, un clair regard dans les ténèbres – peinture, musique, poésie*. Adam Biro, Paris, 1998. 240 p.

A l'occasion du centenaire de la mort de Stéphane Mallarmé, un grand nombre de publications sur le poète de la rue de Rome ont vu le jour. La plus importante est évidemment la nouvelle édition des *Œuvres complètes* dans la Bibliothèque de la Pléiade. Depuis l'ancienne édition dans cette collection (1945), de nombreux textes ont été retrouvés et publiés chez différents éditeurs (*Le « Livre », Pour un Tombeau d'Anatole, Les interviews de Mallarmé*, etc.). En 1983, le premier volume d'une édition censée regrouper tous les textes retrouvés paraissait sous les auspices

de Carl Paul Barbier et Charles Gordon Millan. Malheureusement, l'éditeur (Flammarion) décida ensuite d'arrêter le projet qui avait pourtant très bien démarré. Après cette tentative avortée, la nouvelle édition était donc particulièrement attendue.

Pour accueillir l'ensemble des textes mallarméens, la nouvelle Pléiade comptera deux volumes, le premier ayant paru en septembre 1998, le deuxième étant prévu pour la fin de 1999. Dans sa « Note sur la présente édition », Bertrand Marchal explique le principe de la bipartition : le premier tome contient « l'œuvre proprement poétique, créatrice », le deuxième l'œuvre critique et pédagogique. Cette distinction entre « création » et « critique » n'est pas facile à maintenir, et l'on pourrait même soutenir qu'une des idées centrales de la poétique mallarméenne consiste à la miner. Cela dit, la distinction n'est pas méthodologique mais « pratique » et, en tant que telle, elle a l'avantage de constituer deux volumes équilibrés. À l'intérieur du premier tome, se trouvent ensuite partagées les œuvres achevées (notamment : *Les Poésies* dans leurs différentes éditions, les *Vers de circonstance*, *Un Coup de dés* et les *Poèmes en prose*) et les œuvres inachevées (*Igitur*, *Notes sur le langage*, *Notes pour un tombeau d'Anatole*, *Notes en vue du « Livre »* et *Epouser la notion*). À ces catégories s'ajoute une petite sélection de lettres : à peine deux cents pages de l'abondante correspondance mallarméenne. Le tout forme un volume respectant, autant que possible, la volonté du poète : par exemple, tous les recueils constitués par Mallarmé sont donnés dans leur intégralité – même si cela signifie que souvent les poèmes apparaissent plusieurs fois. Certains lecteurs déploreront peut-être l'absence de chronologie, mais une telle présentation poserait d'autres problèmes, très complexes, dans le cas de ce poète qui ne cessait de remanier ses poèmes.

Considérons quelques-unes des nouveautés les plus intéressantes. *Igitur*, notamment, ne ressemble plus du tout au texte édité par Edmond Bonniot en 1925 (repris dans la Pléiade de 1945 et dans les nombreuses éditions de poche). Pour faciliter la lecture, Bonniot avait organisé les fragments afin de constituer un conte aussi linéaire que possible. Dans ce travail de montage, un grand nombre des fragments étaient supprimés. Aujourd'hui, la totalité des fragments est publiée et, à la fin du volume, un *Dossier de transcription* donne au lecteur la possibilité de sonder les corrections et les biffures de Mallarmé. On ne peut que féliciter Marchal d'une telle méticulosité : elle permet de suivre les étapes de la création mallarméenne, sans laisser croire à l'existence d'une version définitive. Les autres œuvres inachevées sont aussi pourvues des dossiers de *Transcriptions* donnant une idée de leur genèse. Autre exemple de la minutie de Bertrand Marchal : le dossier d'*Un Coup de dés*. Ici nous trouvons non seulement l'édition de référence (1914), mais aussi le fac-similé de l'édition de la revue *Cosmopolis* (1897), des fragments de la préface et quelques esquisses, inédites, du poème lui-même. Ainsi, la nouvelle Pléiade propose une véritable édition critique pour ces « scoliastes futurs », dont Mallarmé parlait avec ironie.

Les nombreuses notes de Bertrand Marchal sont également remarquables. Bien sûr, le lecteur tracassier pourra toujours relever des omissions (si l'on ne peut

dater le manuscrit d'*Epouser la Notion*, on pourrait du moins signaler cette impossibilité) et de légères incohérences (dans une note, un texte relatif à *Un Coup de dés* est « rédigé en fait par Mallarmé », dans une autre note, Marchal ajoute : « sans doute à partir du canevas fourni par Lichtenberger »). Mais dans l'ensemble, ces notes sont précises, riches et nettes. Souvent elles proposent même de véritables interprétations. Ainsi, les notes d'*Igitur* dépassent largement le simple commentaire, puisqu'elles étudient le conte à la lumière du *Discours de la méthode*. Les thèses de ces notes interprétatives ne feront évidemment pas l'unanimité, mais elles sont toujours stimulantes et il serait injuste de se plaindre de leur ampleur.

Pour préparer le lecteur à cette œuvre difficile, la préface présente une synthèse très riche. Marchal y reprend certaines idées déjà avancées dans ses œuvres critiques : *Lecture de Mallarmé* (1985) et *Religion de Mallarmé* (1988) (notamment concernant l'importance du linguiste Max Müller pour la pensée mallarméenne). Au début de sa préface, il insiste sur le caractère *historique* de cette « aventure intellectuelle et spirituelle » que constitue l'œuvre de Mallarmé, mais à la fin, c'est surtout le portrait d'un *penseur moderne* qui se dégage de l'excellente introduction. Ainsi, le côté ludique et circonstanciel de l'œuvre – si souvent mise en valeur par les critiques contemporains, nous allons y revenir – se trouve peu accentué. Cependant, la présentation d'un Mallarmé systématique et cohérent forme une excellente base pour tout lecteur cherchant à pénétrer l'œuvre. Bref, l'édition de Bertrand Marchal est d'ores et déjà indispensable pour tous ceux qui commencent, et pour tous ceux qui n'en auront jamais fini, d'étudier Stéphane Mallarmé.

Si l'on cherche le portrait d'un Mallarmé plus ludique, on peut lire *L'Absolu au jour le jour* – la première biographie française de Mallarmé depuis la célèbre *Vie de Mallarmé* d'Henri Mondor (1941). Depuis 1941 le portrait fait par Mondor a été sensiblement modifié et complété, notamment par les travaux d'Austin Gill et de Gordon Millan – pourtant la biographie de Jean-Luc Steinmetz ne tombe nullement dans un domaine saturé.

Dans son introduction, Steinmetz se démarque de deux positions. D'une part, il s'oppose à ceux qui veulent faire de Mallarmé notre contemporain. D'autre part, il refuse l'idée selon laquelle l'image du poète cacherait un personnage plus vrai. Mallarmé n'était pas un mystificateur, et il serait donc « vain de [chercher] une authenticité plus profonde ». Mieux vaut suivre le poète au jour le jour, et ainsi dégager l'ambition soutenant son existence : sa volonté de proposer le Livre.

Après cette mise au point liminaire commence le parcours chronologique de la vie relativement peu mouvementée de Mallarmé. Sans dramatisation, Steinmetz restitue les événements de la vie du poète évoquant ainsi un poète moins révolté et émotif qu'on n'a bien voulu le voir (– Steinmetz avance même : « la révolte lui a semblé si incompatible avec l'exercice de la poésie »). Le portrait du jeune Mallarmé se distingue avant tout par la richesse de la documentation. Cette application est à l'œuvre dans toute la biographie – on y trouve presque cent pages de notes, un arbre généalogique commençant au XVI<sup>e</sup> siècle et quelque soixante

illustrations bien choisies – ce qui permet d'éclairer quelques points obscurs de la vie de Mallarmé. Parmi ces points, citons le rapport du poète avec les femmes. Steinmetz nous apprend, par exemple, que la relation entre le poète et sa supposée maîtresse, Méry Laurent, était platonique car, même si Méry trouvait Mallarmé charmant, il ne lui inspirait aucun désir charnel.

Quand Mallarmé atteint à une certaine notoriété dans le milieu artistique parisien (vers 1884), le principe du « jour le jour » impose ses limites : le Mallarmé de Steinmetz assiste à des concerts, à des banquets, il visite des salons, etc., mais jamais il ne s'inscrit dans un contexte politique ou historique. Selon le biographe, le poète voyait dans poésie et histoire deux termes presque antinomiques, et « dans ce choix de relations, la poésie n'occuperait-elle pas la première place, laissant loin derrière elle la politique incohérente et la fiction de l'Histoire ? ».

Cette affirmation (ou plutôt : cette fausse question) est pour le moins contestable. A notre avis, Mallarmé ne pensait pas le rapport entre poésie et histoire en termes d'alternative, au contraire, il considérait « le rapport social [comme] une fiction, laquelle relève des belles-lettres » (*Sauvegarde*). Quoi qu'il en soit, il est étonnant que le contexte politique et social soit si peu présent dans la biographie. Autre point discutable : le portrait des fameux « mardis » de la rue de Rome. Selon Steinmetz, les pensées développées à « ce véritable séminaire » forment « une espèce de religion ». L'insistance sur les mardis est problématique à deux égards. D'abord, nous savons peu sur ces séances, car – Steinmetz l'écrit lui-même – « les témoins les plus crédibles n'ont retenu des soirées de la rue de Rome que ce qui importait à chacun d'eux ». Ensuite, la relation entre ce que le biographe nomme une « espèce de religion » et la religion tout court demeure implicite. Par suite, même si Steinmetz a raison de suggérer un certain idéalisme mallarméen, il explique insuffisamment en quoi celui-ci se distingue d'autres idéalismes (religieux, romantique, hégélien, etc.).

Néanmoins, *L'Absolu au jour le jour* est une contribution indéniable aux recherches mallarméennes. On y trouve des belles pages sur la *La dernière mode* et sur la mort du fils de Mallarmé, mais la vraie force de cette biographie réside dans les descriptions des nombreux instants d'harmonie que Mallarmé vivait dans sa petite maison de campagne à Valvins. Ici, Steinmetz s'inscrit dans la lignée ouverte par *L'Univers imaginaire de Mallarmé* (1961) de Jean-Pierre Richard : avec complicité et tendresse, les deux œuvres évoquent le « bonheur de Mallarmé ». De plus, les nombreux détails créent réellement l'illusion de suivre le poète au jour le jour et, si certaines hypothèses paraissent contestables, les détails permettent toujours au lecteur de tirer ses propres conclusions.

Un autre portrait des mardis – et de Mallarmé – se trouve dans le petit livre de Patrick Besnier. L'originalité de cette étude est d'envisager les mardis comme théâtre et non comme séminaire. Ainsi les mardis ne sont plus des rêveries sur une œuvre idéale mais des réalisations concrètes. Par là, Besnier vise un renversement du rapport entre l'idéal et le réel : « il faut se demander si pour Mallarmé le Livre

n'a pas été une prison », et « le théâtre (...) un des moyens qui permirent à Mallarmé d'échapper à la prison du Livre idéal. »

Pour appuyer sa thèse, Besnier relate l'intérêt mallarméen pour le théâtre sous ses multiples formes. Mais, surtout, il s'intéresse aux séances de la rue de Rome. Son portrait des séances est tout autre que celui de Steinmetz : « Il n'est pas excessif de parler de *numéro*, car le spectacle de Mallarmé, que l'on s'est plu à rapprocher parfois de la messe ou de l'opéra, ouvre surtout sur des horizons bien différents : des lieux mélangés, carrefours du théâtre et des formes de spectacle moins nobles, si appréciées à l'époque. Baraques de foire, numéros de magie, de cirque, music-hall, théâtre de marionnettes ou spectacles de cabaret, Mallarmé les a connus et s'est plus ou moins longuement interrogé à leur sujet. » Et même s'il faut admettre que les jeunes disciples de Mallarmé se livraient à une certaine sacralisation, celle-ci n'était pas voulue par le poète – sinon, comment donc interpréter ce véritable effet de distanciation brechtien : la vedette se produisant en chaussons de laine !

Dès lors, Besnier peut décrire « les Mardis comme la transposition du Livre dans une dimension quotidienne ». Mais ici le rapport entre Livre et mardis se complique : faut-il considérer les mardis comme contrepoids « aux tentations de la démesure » ou sont-ils plutôt une « réalisation de ce programme démesuré » ? Les mardis permettent-ils à Mallarmé « d'échapper à la prison du Livre idéal » ou de continuer à rêver ? Besnier ne tranche pas – et, à vrai dire, trancher serait simplifier. Par contre, son livre décrit nettement – et avec humour – un Mallarmé histrionique se servant de l'ironie et de la légèreté pour éroder sa position d'autorité.

Pour terminer, signalons la parution du très beau livre de Jean-Michel Nectoux sur le rapport entre Mallarmé et les arts. Prudent, Nectoux se concentre sur les artistes qui ont travaillé, ou étaient amis, avec le poète – et il porte un intérêt particulier aux nombreux portraits de celui-ci.

Manet, Whistler, Renoir, Gauguin, Munch, Vallotton, Vuillard – ils ont tous fait le portrait de Mallarmé. Degas et Nadar l'ont photographié, et le poète a également collaboré avec des artistes aussi différents qu'Odilon Redon, Berthe Morisot et Félicien Rops. Nectoux décrit ces relations de manière concise, et nous montre les portraits et illustrations qui en sont issus. Chaque artiste apporte ainsi sa touche au portrait de Mallarmé. Par exemple, la lithographie, « tout en souffle », de Whistler montre le poète rêveur ; Gauguin nous révèle « un homme dans sa puissance, corporelle et spirituelle » ; à travers l'amitié avec Redon il est question des « arcanes de la pensée » ; Vuillard et Mallarmé partagent le thème du silence ; le paragraphe sur Félicien Rops suggère un poète intéressé par les « noires délices de l'esprit et de la chair » ; tandis que l'amitié avec Debussy permet d'insister sur l'anticonformisme des deux hommes. Mais ne perd-on pas Mallarmé à travers toutes ces relations ?

Non, car le pénultième chapitre remet les choses à leur place. Il y avait des amitiés plus importantes que d'autres – et aucune plus importante que celle d'Edouard Manet et Mallarmé. Le poète se montrait donc avant tout le défenseur

et l'admirateur des impressionnistes. Cette connivence était à la fois sociale : « ...le poète, si constamment incompris, ignoré ou vilipendé par la critique conservatrice ne pouvait que se sentir solidaire de ces artistes, raillés pour oser braver le conformisme en matière d'art » – et esthétique : le choix de sujets *insignifiants* (*La pipe* chez Mallarmé, *Le linge* chez Manet), et, surtout, l'idéal d'un art de la suggestion. Par contre, la « notion de peinture symboliste n'apparaît pas sous sa plume » car, au moment où l'impressionnisme est à son déclin, Mallarmé se tourne vers la musique pour rêver d'un art à la fois abstrait et populaire. Ainsi, le livre de Nectoux donne un portrait riche et accessible, intéressant tous les amateurs de l'art de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Et surtout, le texte, très sobre, met en évidence de nombreuses illustrations bien choisies – au nom de tous ces artistes, Nectoux signe son livre.

Nikolaj Lübecker  
Université Paris 7

Miriam Stendal Boulos : *Chemins pour une approche poétique du monde : le roman selon J.M.G. Le Clézio*. Etudes Romanes 41, Museum Tusculanum Press, Copenhague, 1999. 237 p.

Le travail présenté par Miriam Stendal Boulos se propose d'étudier l'œuvre de Le Clézio dans son ensemble, afin de mieux cerner les étapes marquantes d'une nouvelle mise en romanesque de la rencontre entre l'être et le monde, caractérisée par une expression directe et sensorielle, ce qui, pour elle, constitue le projet poétique fondamental de l'écrivain.

L'étude se compose de trois parties, comprenant d'abord une présentation de la spécificité du discours romanesque de Le Clézio, par rapport à la littérature contemporaine et aux « catégories » romanesques : narration, personnage, temps et espace (Première partie) ; ensuite une analyse des « grandes obsessions » /thématiques et poétiques/ de Le Clézio (Deuxième partie) ; enfin une analyse des différents procédés poétiques mis en œuvre dans ses romans afin de dire cette rencontre entre l'homme et le monde (Troisième partie).

Par la perspective adoptée et l'ampleur de l'investigation menée, le livre de Miriam Boulos présente une lecture intéressante et cohérente de l'œuvre de Le Clézio. Elle montre une connaissance intime de l'œuvre dans sa totalité et semble bien versée aussi dans la critique leclézienne dont elle cite les différentes positions tout au long de ses analyses.

Quant à la structure de l'étude, ternaire et cyclique (dans ce sens qu'on revient toujours aux mêmes questions posées au texte, à la même problématique), on aurait souhaité une plus grande concision. Une certaine redondance, des redites gênent quelquefois la lecture sans forcément apporter des éléments nouveaux à l'analyse. Une autre faiblesse de la thèse, qui découle sans doute du choix même d'étudier toute l'œuvre de Le Clézio, se manifeste dans les lectures comparées de Le Clézio et de certains Nouveaux romanciers, proposées afin de montrer leurs différences. Aucune de ces comparaisons n'est faite en profondeur – sur des

extraits de texte précis – et le résultat reste peu convaincant. Dommage, puisqu'une analyse comparatiste concrète, mettons de la description du rat du *Procès-verbal* et de celle du mille-pattes de *La Jalousie*, aurait pu donner des résultats intéressants quant à la différence entre les univers romanesques de Le Clézio et de Robbe-Grillet et à la fonction de la description chez ces deux écrivains.

La position critique de Miriam Stendal Boulos vis-à-vis de l'œuvre de Le Clézio est celle de la *lecture sympathique*. Comme Starobinski, qu'elle cite dans son Introduction, elle voudrait « être à l'écoute de l'œuvre, coïncider avec elle et la répéter » (p. 22). Mais si, pour Starobinski, le trajet critique consiste dans un perpétuel aller-retour entre « *tout accepter* (par la sympathie) et *tout situer* (par la compréhension) », Miriam Boulos, dans son travail, privilégie nettement le premier versant de ce trajet. On aurait aussi souhaité, de temps en temps, une plus grande mise à distance de l'œuvre, pour mieux la situer dans le paysage littéraire, passé et présent.

Pourtant, ces quelques observations critiques n'enlèvent rien à l'impression générale de qualité que dégage cette étude. Par son travail sérieux et méthodique, ses qualités analytiques et son style élégant et subtil, Miriam Stendal Boulos nous offre une étude de haut niveau qui mérite l'attention de tous ceux qui aiment Le Clézio.

Karin Holter  
Université d'Oslo